OU VA L'ECOLE ?

Dans le département d'Ille-et-Vilaine, une commission de l'I.C.E.M. fonctionne, depuis l'an dernier, sur le thème : *«Au-delà de la pédagogie».* Comme il s'agit bien là d'une ouverture et que, par ailleurs, cette question, **où va l'école ?** est au centre de mes préoccupations actuellement, j'ai mis mon magnétophone dans ma poche et je suis allé voir sur place de quoi il retournait. Nous nous sommes retrouvés à cinq autour d'une table et voici ce que ça a donné.

Christian POSLANIEC

Paul Le Bohec. — Je pourrais dire, pour démarrer, qu'il y a la troisième révolution industrielle. Il faut faire la troisième révolution scolaire. Avant, le but de l'école, c'était la formation professionnelle. Or, maintenant, ce n'est plus l'école qui forme professionnellement. Alors on a des possibilités formidables pour faire autre chose. Quantité de gens sont bloqués, terriblement bloqués et n'ont que des solutions désespérées alors qu'il y a des pistes nouvelles. Je viens d'un stage d'éclaireurs de France ; là, il y avait un gars qui s'était mis à la drogue et un autre qui venait de faire une tentative de suicide... On a fait deux jours et demi de créativité, de communication... Ils auraient bien continué : ils ont des pistes, plein de pistes, ils ont confiance à nouveau. Donc face à des solutions extrêmes comme la délinquance, comme la drogue, si l'être parle de cette façon-là, avec culpabilité, eh bien c'est catastrophique ! Mais si on lui offre d'autres perspectives alors il reprend goût à vivre et ça fait des gens qui peuvent être beaucoup plus heureux.

Christian Leray. — Nous, à l'E.N.P., on n'a pas attendu ces quelques années pour faire ce que j'ai appelé, moi, une éducation de la vie pour la vie. Si on avait voulu baser notre éducation sur la formation professionnelle, on allait vraiment dans une impasse avec nos gamins. On s'en rend bien compte en prenant les exemples d'ateliers qu'il y a ici : peinture, métallique, maçonnerie. A part l'atelier maçonnerie, on peut dire que les enfants ne font pas les métiers qu'ils apprennent ici. Maintenant tout le monde en est convaincu. Ça ne s'est pas fait du jour au lendemain car il y avait les professeurs techniques qui eux étaient formés pour faire acquérir un métier. Il a fallu discuter avec eux, faire différentes activités avec eux pour les amener à se rendre compte qu'au travers d'activités pratiques, il s'agissait avant tout de susciter l'esprit d'observation, d'initiative, de réflexion et de responsabilité. Et maintenant ils ont compris que notre but principal n'était pas la formation professionnelle puisque aujourd'hui on trouve des P.T.E.P. qui sont partis en classe de neige ; un autre est parti avec un groupe qui a choisi la randonnée à cheval. Et le but principal de ces activités n'est pas la connaissance mais ce que moi j'appelle l'éducation de la vie. Quelque chose qui ne s'acquiert pas de façon livresque ni en faisant des enquêtes à droite et à gauche pour rassembler tout ça dans des cahiers... Finalement, il n'y a pas tellement de différence, pour moi, entre loisir et travail. Et c'est ce qu'on a toujours essayé d'opposer dans notre société. A l'E.N.P. nous sommes parvenus à dépasser cette opposition.

Paul Le Bohec. — Donc ça nous pose problème puisque la pédagogie Freinet c'est l'éducation du travail ! Donc on est bien obligé de se poser la question. Et je lis l'article du *Monde* sur le syndicalisme : comment les gens prennent-ils le travail ? C'est étonnant !

> *«N'est-il pas, en effet, des réalités que patrons et syndicats préféreront se cacher, même si, tour à tour, l'un et l'autre y trouveront argument et avantage : réalité de cet intérimaire de Fos qui refuse les offres d'emploi fixe* ***«parce qu'il vaut mieux être libre»*** *et que le boulot,* ***«faut juste ce qu'il faut»*** *; réalité de ce lamineur de Longwy qui* ***«s'ennuie à mourir depuis qu'il trime en cabine»*** *; réalité, aussi, de cet O.S. de la Saviem qui* ***«trouve «sympa» le chômage partiel, parce que ça permet de retourner le jardin ou de travailler au noir...»***
> *«L'un dira :* ***«Exception.»*** *L'autre dira :* ***«Cliché.»*** *Selon les cas...* ***«Gare !»*** *prévient pourtant une éminence grise du C.N.P.F.,* ***«on aurait peut-être tort de se réjouir trop vite. A ne lire qu'en surface, c'est vrai, il y a dépolitisation. Les syndicats perdent des plumes, les militants ont la déprime, le gauchisme est moribond. Mais où ressurgira l'expression collective naturelle à toute communauté d'hommes ? Et si demain, elle en venait carrément à contester le travail lui-même ? Péché mortel ?»***
> *«Le coût en jours perdus, du fait de l'absentéisme, est plus de dix fois supérieur à celui pour fait de grève.*
> *«Il fut un temps où la colère cassait les machines, un autre — hier, aujourd'hui — où on les protégeait comme un trésor de guerre dans l'usine occupée. Et si, demain... on se contentait de les fuir ?»* (Dominique Pouchin).

Christiane Bertheleu. — Je ne suis pas d'accord avec Paul. Il me semble que l'école n'a pas eu comme objectif prioritaire la formation professionnelle. Du moins cet objectif entrait dans d'autres buts et je crois qu'il y a toujours eu une certaine formation personnelle et une certaine culture générale. Mais dans ce sens, nous on voulait former des citoyens, des républicains, un certain type d'image pour une société qui avait été définie avec la création de l'école. Et un certain type de culture de base aussi qui était manifeste dans le certificat d'études. Depuis que le certificat d'études a disparu (et il a disparu pour des raisons bien précises ; c'est toute une restructuration du système éducatif qui s'est produite) il est sûr que l'école primaire est devenue le point de départ d'un processus qui est d'accéder à l'enseignement secondaire et supérieur. Il y a tout le mythe de l'unité de l'école dont on gravit les échelons plus ou moins vite et disons que ceux qui sont trop lents sont éjectés. A ce moment-là il y a soi-disant formation professionnelle mais en fait ce sont des impasses à tous points de vue et finalement l'école se trouve en présence d'une crise qui entre dans cette crise très globale des valeurs, et crise de civilisation. Les valeurs travail et jeu effectivement sont remises en question. Cette crise semble comporter des aspects négatifs essentiellement en ce sens que tout paraît nous échapper, aussi bien au niveau idéologique qu'au niveau économique ou technologique. Mais il me semble que si les anciennes réponses sont remises en question, de nouvelles sont en train de se forger. Il n'empêche qu'une très grande inquiétude subsiste car il me semble qu'en même temps que s'effectue, par les pouvoirs politiques qui risquent de devenir de plus en plus despotiques, une restructuration industrielle qui concentre le pouvoir en quelques mains, il y a, à l'opposé, les besoins intenses d'expression collective et je dirai aussi d'autogestion dans tous les domaines. C'est-à-dire une prise en main de son destin, de ses tâches, par les personnes concernées, la revendication d'un pouvoir de décision de la part des collectivités qui produisent à la base.

Christian Poslaniec. — Et par rapport à la télématique, comment réagissez-vous ?

Daniel Boulanger. — Cet avènement de la télématique et le changement formidable que ça prépare, j'ai l'impression que ce n'est qu'une pierre parmi tant d'autres dans le processus actuel qui, à mon avis, est avant tout la dégradation totale de tous les systèmes sur lesquels, jusqu'à présent, était basée la vie, que ce soit au niveau national, au niveau local ou international même. On s'aperçoit que tout ce qui semblait être des valeurs sûres, des certitudes, se casse la gueule. Par rapport à ça les gens qui réagissaient aux formes d'oppression, de répression quelles qu'elles soient, avaient eux aussi mis en place un certain nombre de systèmes, le parti, le syndicat, les partis d'extrême gauche ou quoi que ce soit. En fait ils avaient mis en place un système qui marchait relativement bien. Et j'ai l'impression que maintenant — on parle de crise du militantisme —, en fait il y a crise de conscience que tout fout le camp là aussi. Les formes de réponses qui étaient possibles jusqu'à présent ne fonctionnent plus. La grève, par exemple, qui était une forme de réponse, n'est plus valable. Et j'ai l'impression qu'on est arrivé maintenant à un point où la machine est carrément incontrôlable pour tout le monde. Le système monétaire par exemple,

«Quelque chose qui ne s'acquiert pas de façon livresque.»

personne ne peut le contrôler parce que ça échappe maintenant aux nations... tous les systèmes économiques... le pétrole... tout, tout échappe. Et au niveau de notre vie individuelle j'ai l'impression que c'est ça qui se passe aussi. On peut prendre l'exemple, tout bête, de la Sécurité Sociale. A vouloir être protégés puis surprotégés... on est en train de se diluer petit à petit, de mettre notre personnalité en informatique. Disons qu'on a mis le doigt dans un engrenage sans savoir où on allait. Ce qui me semble le plus flagrant c'est qu'il n'y a plus de certitudes, qu'on ne peut plus s'accrocher à rien qui soit solide, comme auparavant.

Christian Poslaniec. — On définit la crise des valeurs globales comme, entre autre, une crise du travail. Le travail social parce qu'on sait très bien que les machines vont se substituer d'une façon plus efficace, aux personnes ; le travail à l'école dans ce qu'il a d'obligatoire et d'assommant, etc. Mais le pendant du travail, tel qu'il était défini jusqu'à présent, c'était le loisir. Toute l'industrie des loisirs qui s'est développée jusqu'à présent et qui était essentiellement définie comme un moment de repos par rapport au travail, un moment de vide, un moment où, surtout, il ne fallait pas faire travailler la tête ni les muscles ; ou alors les muscles uniquement dans l'orientation sportive avec toute l'idéologie de la compétition, etc. Il y avait quand même cette gratuité des actes pendant les temps de loisir dont les plus magnifiques fleurons étaient les émissions de radio-télévision, la chansonnette, les jeux... Or j'ai l'impression que depuis très peu de temps il y a déjà une reconversion de l'idée de loisir, en particulier par les mass media. Je m'aperçois qu'on commence à créer des émissions «intelligentes», autrement dit des émissions qui sont autant éducatives que distractives, comme si au niveau même du loisir on redécouvrait le travail-plaisir. Je m'en suis rendu compte après les attaques d'Alain Decaux vis-à-vis de l'histoire ; il y a deux émissions historiques qui se créent à la télé et qui vont être des émissions à la fois informatives et distrayantes. Ou alors quand on reprend Molière, ce que vient de faire De Funès, c'est une façon d'utiliser une culture classique pour la reverser dans une activité qui est considérée comme du loisir jusque-là : le cinéma. D'ailleurs, l'ensemble du cinéma vire vers cette double fonction distractive et informative. Or la question que je me pose c'est : est-ce que ce n'est pas la société toute entière qui est en train de s'orienter vers une société éducative ? Auquel cas l'école y a-t-elle encore une place ? Parce que, par exemple, quand tu parlais tout à l'heure de l'E.N.P., Christian, ça revenait à dire qu'un établissement scolaire ne peut plus adopter les anciens fonctionnements et l'ancienne perspective du travail et doit donc adopter autre chose. Mais est-ce que même ce n'est pas déjà dépassé par toute une société qui se veut éducative et d'autant plus éducative qu'il y a du fric à la clé. C'est là qu'on rejoint la révolution informatique. La révolution informatique, c'est surtout la miniaturisation qui permet de faire en sorte que d'ici quelques temps tout le monde ait un terminal d'ordinateur, un magnétoscope, etc. Et ça veut dire qu'il y a des sociétés qui vont produire du document, du film, de la bande vidéo, à la fois éducatifs et distractifs.

Daniel Boulanger. — Pour aller dans ton sens, je pense à un truc. Ma femme est à la C.F.D.T. et fait partie du comité de l'entreprise où elle se trouve. Et à un stage qui était fait pour les gens faisant partie des comités d'entreprises, il a été fortement question de remettre en cause ce que les C.E. étaient jusqu'à présent, c'est-à-dire la plupart du temps une épicerie ni plus ni moins. Et il y a un très fort mouvement qui se fait dans le sens d'un C.E. éducatif. Et par exemple, les arbres de Noël qui se faisaient dans toutes les entreprises sont sérieusement remis en cause maintenant au niveau de la C.F.D.T. et on s'aperçoit que, dans beaucoup d'entreprises, il y a des choses qui sont faites. L'an dernier, à Rennes, 20 ou 30 entreprises, au lieu de donner des jouets, ont proposé des ateliers aux enfants. Ça a d'ailleurs été contradictoirement perçu par les parents qui ne sont pas prêts à lâcher encore le cadre dans lequel ils ont évolué jusqu'à présent. N'empêche qu'il y a eu un changement. Il y a un deuxième changement qui semble intéressant, c'est qu'il se met en place, à présent, un comité inter-C.E. Et le but de ce comité c'est, précisément, d'évoluer vers un C.E. qui ne serait plus une épicerie mais serait beaucoup plus culturel. Et le budget information devient une préoccupation. C'est tout nouveau ! J'ai eu l'occasion d'avoir en main des grilles budgétaires : le budget information était le plus faible. Le plus important c'était la cantine. Maintenant ça change. Dans la boîte où se trouve Nicole on a fait une bibliothèque pour enfants, on fait des abonnements à des revues ; au lieu de distribuer un jouet à Noël il y a possibilité d'acheter des disques, des bouquins, etc. Disons qu'il y a là un changement qui se fait mais on est tous tellement conditionnés à fonctionner d'une certaine façon que toute remise en cause est difficile, même si elle apparaît à certains extrêmement positive. Mais il y a une dynamique de changement qui prend corps.

Paul Le Bohec. — Jusqu'ici, à l'Ecole Moderne, on était les porteurs de la dynamique de changement. Et il semble qu'on s'est arrêté. On a voulu préserver l'acquis et on n'est plus en marche. Dans ce que tu dis, Christian, il semble qu'on trouvera des productions pour une consommation. Et une fois de plus la culture ne part pas de l'individu : elle va être assénée, apportée de l'extérieur. Moi je parle de troisième révolution scolaire. En gros, la première c'est celle des Jésuites au temps de Louis XIV. La deuxième c'est 1881, la Troisième République qui formait, comme dit Christiane, la personnalité de certaines personnes seulement alors que la formation de base c'était pour les ouvriers qui devaient apprendre à lire, écrire, compter parce qu'il y en avait besoin pour le travail.

Christiane Bertheleu. — Et il y avait une morale, une instruction civique qui était bien déterminée par l'idéologie...

Paul Le Bohec. — Oui... La troisième révolution scolaire qu'on devrait faire maintenant, c'est une révolution copernicienne au sens de Freinet parce que c'est renverser les choses : elle doit venir de la base. Il faut que ça vienne des instits, des élèves, des enfants... pas comme d'habitude toujours parachutée d'en haut. Et c'est très important ça ; et ça rejoint une autre idée : en face de l'incertitude de la société, de la crise ouverte, de l'inadéquation des solutions habituelles, il y a la tentation pour le système de revenir à des solutions sûres qui sont le fascisme, la prise en main. Et si on veut éviter ça, comme dit Pisani, il faut aller vers le dur chemin de l'autogestion. Et on a à travailler là-dessus : autogestion de la communication, autogestion d'un groupe d'expression corporelle, etc.

Christian Leray. — Je vais dans ton sens en pensant à Plogoff car c'est un exemple de mouvement social qui se dessine, qui n'a rien à voir avec le travail, les syndicats dont parlait Daniel tout à l'heure, ni la politique. C'est la population qui est en train de se révolter contre la main-mise d'un monopole X qui voudrait leur imposer sa façon de vivre. A mon avis c'est assez profond. C'est même une remise en cause du développement économique. Ça mérite d'être relevé car c'est tout à fait différent des mouvements syndicaux qu'on a eus jusqu'ici.

Christiane Bertheleu. — C'est intéressant dans la mesure où c'est l'ensemble de la population qui est concernée par la construction de cette usine qui la refuse.

Christian Leray. — Il ne faut pas s'arrêter seulement à la contestation anti-nucléaire. Ça va beaucoup plus loin dans la prise en charge du bien collectif et de son rythme de développement.

Daniel Boulanger. — Finalement, cette crise qui a des côtés négatifs de par l'incertitude qu'elle crée, elle oblige à un chan-

Plogoff, un exemple de mouvement social qui n'a rien à voir avec le travail, les syndicats ni la politique.»

gement. De plus en plus, par des actes quotidiens, on se trouve au pied du mur. Et de deux choses l'une : on saute le mur ou on se casse la gueule. Et pour sauter le mur, on est obligé maintenant d'inventer des solutions nouvelles. C'est en ça que l'école a un rôle. Jusqu'à présent l'école a toujours donné des réponses. A la question A on répondait par la réponse A' et, au mieux, on avait deux ou trois possibilités de réponses. Or il se trouve que ces réponses ne collent plus avec la question. Peut-être aussi que la question n'est plus la même ! Or ce en quoi l'école a son intérêt et ce en quoi les ordinateurs devraient devenir des auxiliaires précieux et ne pas, pour autant, supprimer l'école, c'est que face à toutes ces questions nouvelles ou posées de façon nouvelle, il faut trouver des réponses nouvelles. Or jusqu'à présent on n'a pas été habitué à ça. L'école peut aider les gens en les mettant en situation : apprendre aux gens à se trouver en situation et à partir de là, apprendre à sauter. C'est-à-dire apprendre à vivre l'imprévisible. C'est le principe même de la créativité.

Tout à l'heure vous parliez d'autogestion. C'est un mot qui tend à me faire peur parce que j'y vois tout de suite le groupe. J'ai l'impression que jusqu'à présent, la seule solution aux problèmes qui se posaient était de se regrouper. Et puis finalement — je vois ça à travers ma grille —, quand je regarde les groupes, je trouve qu'ils fonctionnent toujours de la même façon que la société en général, même les groupes de contestation. Tout fonctionne à la même image. C'est-à-dire que la plupart du temps, pour peu qu'un groupe ait un peu vécu, on s'aperçoit très vite qu'on va arriver à quelques leaders et puis à un maximum de suiveurs. J'ai l'impression que maintenant, au moins les jeunes, tendent au contraire à se défendre de ce type de groupes et à développer leur individualité. J'ai l'impression qu'on fait un retour à l'individu. Et finalement je crois que c'est une des solutions possibles et je ne crois pas à l'autogestion maintenant, c'est-à-dire à la création de groupes nouveaux pour répondre aux questions. Si les jeunes s'intègrent de moins en moins dans ce type de groupe, c'est qu'ils tendent à trouver leurs réponses dans leurs propres changements de comportement. Ça c'est quelque chose de nouveau et l'école aurait à travailler dans ce sens, à permettre à l'individu de développer au maximum son potentiel. Un pas vers l'autogestion ne peut se faire qu'à ce prix.

Paul Le Bohec. — Dans ce sens, l'enquête du *Monde* montre qu'il y a une perte formidable de militants sur le plan des syndicats. Et il y a un phénomène qui est corollaire à celui-là, c'est que le patronat a une autre forme d'action ; ils ont installé tout un système de psychologues, d'agences de relations pour aller directement à l'ouvrier et prendre en compte ses désirs personnels.

Christian Leray. — Tu oublies aussi qu'on fait de plus en plus appel à des intérimaires qui ne sont pas prêts à entrer dans le syndicat.

Christiane Bertheleu. — Je trouve extrêmement dangereux de délaisser le syndicalisme au sens de volonté de se regrouper pour résister à l'oppression, à la répression du pouvoir en place qui devient d'une puissance qu'il n'a jamais atteinte jusqu'à présent. Et en effet c'est la tactique des patrons d'être en relation directe avec l'individu pour mieux faire pression sur lui.

Christian Poslaniec. — Est-ce que je peux vous demander, dans ces perspectives-là, où va l'école ?

Paul Le Bohec. — L'école ne doit plus se centrer sur les connaissances. Elle doit se centrer sur la personne et les communautés auxquelles celle-ci appartient. Et il faut fortifier les individus. Un des rôles de la pédagogie Freinet, de la C.E.L., peut-être de *L'Educateur,* ce serait de faire connaître les multiples expériences qui se font sur la consolidation des individus, leur progression sur le plan de l'équilibre personnel, psychologique, sur l'augmentation des possibilités de communication et d'expression de soi qu'ils ont, et de plaisir de vivre, etc. Il y a une sorte d'élan qu'il faudrait créer parce que si on travaille au niveau technique des outils sans savoir pour quelle raison, sans voir cet élan, sans le replacer dans le mouvement, eh bien on est à côté de la plaque.

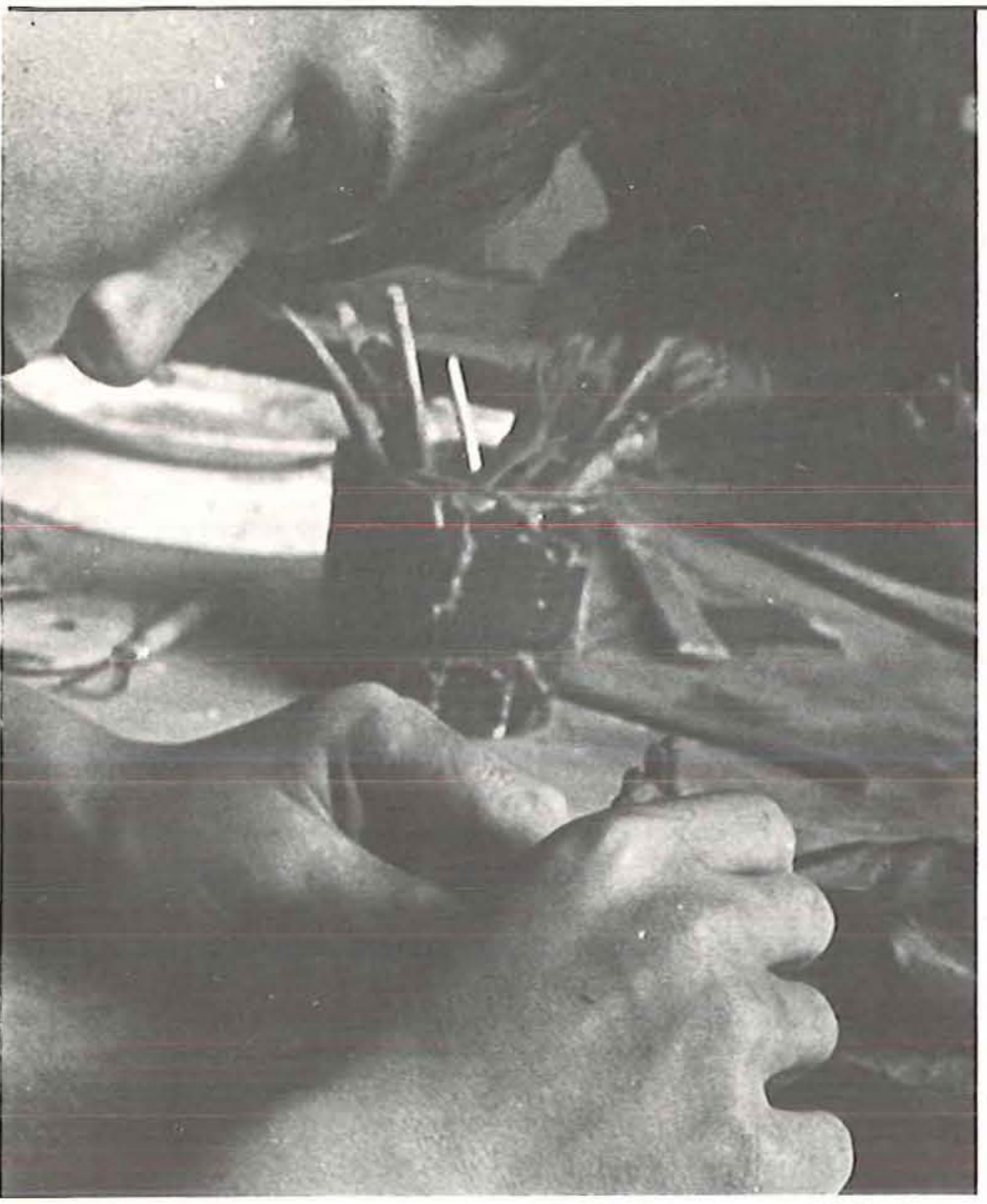
Daniel Boulanger. — J'ai l'impression que c'est un fait que l'on tend à aller de plus en plus vers l'individu et le fait que les patrons travaillent de plus en plus au niveau de l'individu, moi, ça me fait dire qu'ils ont su encore une fois saisir avant nous ce qui se passait effectivement. De même, pour ce qui en est de la créativité, il y a belle lurette que les patrons ont développé un tas de techniques et savent très bien les utiliser alors que nous on en est encore aux balbutiements.
Ce en quoi l'école a une place, et l'I.C.E.M., c'est pour aider chacun à développer le maximum de son potentiel et à prendre conscience, combien finalement on est riche. L'individu face à lui-même peut prendre conscience d'une certaine part de cette richesse-là. Il peut aussi prendre conscience d'une certaine part de ses déterminismes. Mais il arrive un moment où il me semble, à moi, nécessaire de s'ouvrir aux autres de façon à aller plus loin. C'est-à-dire qu'à ces moments-là on participe à des groupes, on va vers les autres, non plus tellement parce que c'est la mode ni par habitude mais par besoin. C'est-à-dire que ça devient vital. Je crois que les choses n'évoluent profondément que dans la mesure où elles sont vitales et que tout ce qui n'est pas ressenti comme tel se casse la gueule ou du moins n'a aucun impact.

Christian Poslaniec. — Dans la définition d'une nouvelle école où la finalité serait plus de former des individus à leur plaisir, à leur recherche personnelle, etc., il y a le problème de la formation qui se pose. Est-ce qu'on peut faire ça avec les enseignants qui sont actuellement dans les écoles ? D'autre part, la créativité c'est un des fondements de l'I.C.E.M. depuis le départ. Celle des enfants d'abord puis plus récemment celle des adultes car on voit de plus en plus de commissions «création adultes» dans les départements. Cela ne veut-il pas dire que l'I.C.E.M.-C.E.L. est en voie de devenir le mouvement vers lequel on va se tourner pour s'adapter à ce nouveau besoin de formation particulière pour les enseignants ? Autrement dit, l'I.C.E.M.-C.E.L., au lieu de se casser la figure, n'est-il pas sur la voie d'être reconnu par davantage de monde ?

Paul Le Bohec. — A condition que l'I.C.E.M. reconnaisse maintenant la créativité adulte qu'elle a longtemps refusée. Il est exact que dans les secteurs les plus variés : écoles parallèles, formation syndicale, éducateurs judiciaires, promotion ouvrière, Eclaireurs de France, associations familiales, on demande des informations sur notre pédagogie. C'est comme s'il y avait une généralisation de la constatation que les formes habituelles de formation et de fonctionnement débouchent sur une impasse. Les buts poursuivis sont également en évolution et on cherche ce qui pourrait convenir aux situations et aux demandes nouvelles. Sur le plan des luttes, il y a également un rapprochement : l'I.C.E.M. n'est plus l'ennemi ou le concurrent, mais un partenaire dont on attend beaucoup.
Mais il semble que l'on ne puisse plus maintenant éviter de passer par l'intérêt personnel du futur militant. En effet, beaucoup d'enseignants sont maintenant désemparés. Si on leur dit : «Militez par devoir pour les enfants du peuple» cela ne peut plus suffire à les mobiliser. Il faut d'abord qu'on réponde à leur demande personnelle. Ensuite seulement, ils pourront retrouver une dimension collective. Pour parvenir à l'altruisme, il faut aller jusqu'au bout de son égoïsme. Il y aura alors des retombées au niveau des enfants. Il faut que nous pratiquions également au niveau adulte (enseignants et parents) «une pédagogie de la personne au sein de ses communautés».

Christian Leray. — C'est vrai parce que j'ai remarqué que lorsqu'on a créé ces journées départementales et qu'on a passé

«Il faut que l'école apprenne au groupe-classe à s'organiser.»



«Une nouvelle école où la finalité serait plus de former des individus à leur plaisir à leur recherche personnelle.»

l'annonce : expression théâtrale, ateliers d'expression, etc., j'ai reçu des quantités de coups de téléphone, ce qui montre bien qu'il y a un besoin. Et c'est vrai qu'il y a de plus en plus de gens à venir dans les assemblées départementales à partir du moment où on ne se contente plus de discuter mais qu'on essaie de créer quelque chose ensemble. Et je crois que c'est une voie qu'on va continuer.

Christiane Bertheleu. — Je suis tout à fait d'accord sur ce besoin de création qui se développe et je pense qu'il s'est manifesté socialement avec les événements de mai 68. Mais mai 68 a abouti à un échec au niveau institutionnel. L'école doit fortifier la personnalité, fournir des moyens aux enfants et aux futurs adultes de retrouver constamment leur équilibre parce que les conditions de vie actuelle sont extrêmement pathogènes. Mais il me semble qu'en même temps, et peut-être que c'est la même chose, il faut que l'école apprenne au groupe-classe à s'organiser. Et si l'ordinateur peut rester au service de la formation personnelle au lieu d'être un moyen de normalisation des individus, il me semble que c'est à cette condition. Cette vie en groupe suppose l'élaboration de règles de vie ; elle suppose aussi la capacité de discuter, de décider collectivement et de définir des types de relations avec le milieu environnant. Bref, si l'individu doit être la finalité de toute organisation sociale, il n'empêche que si l'école se désintéresse complètement de l'organisation des groupes, les individus risquent d'être complètement impuissants vis-à-vis de la pression des pouvoirs politiques.

Christian Poslaniec. — Quand tu parlais de mai 68, je pensais à Bachelard qui disait que la rêverie précédait toujours la matérialité. Par exemple, la rêverie d'envol a précédé l'avion alors que l'avion n'a été possible que parce qu'on a créé quelque chose. Jusque là, on avait comme modèle l'oiseau, le battement d'ailes et c'est à partir du moment où on a transformé l'aile en surface portante et qu'on a inventé l'hélice comme système de propulsion complètement différent de celui des oiseaux, qu'on a pu trouver le vol. Or je pensais que mai 68 c'était, pareillement, la rêverie d'une autre société qui n'avait pas les moyens matériels créatifs pour aboutir à quelque chose. Ces moyens-là, c'est l'automation qui devient possible au niveau du travail, qui permet donc aux individus de consacrer une partie de leur temps à autre chose et qu'en ce sens mai 68 pourrait bien réaliser une partie de ses objectifs actuellement, bien que d'une façon cachée. Seulement, tu faisais allusion à l'ordinateur, l'ordinateur ne peut être au service des individus que s'il leur permet de créer. Autrement dit s'ils apprennent à le programmer. Ce qui implique qu'il ne soit pas déjà programmé en mémoire morte, ce qui est le cas actuellement pour les micro-ordinateurs. Car le pouvoir social trouve là l'occasion d'asseoir son autorité sur autre chose. Or peu de gens revendiquent l'ordinateur pour eux-mêmes comme un instrument de création.

Christiane Bertheleu. — Il me semble qu'il ne peut devenir instrument de création que si précisément, à l'école, on apprend à créer, par l'intermédiaire de ces nouveaux outils.

Daniel Boulanger. — On parle de création mais pourquoi créer ? Est-ce que c'est un besoin fondamental de l'homme ? Moi je crois que c'est quelque chose de vital, les moyens habituels ayant prouvé qu'ils nous menaient au chaos.

Christian Leray. — C'est tellement vrai qu'il y en a qui se sauvent par la création. Je connais quelqu'un qui est en train de se sauver de la drogue par la création : elle a participé à des ateliers de cuir, fabriqué des outils, etc. et c'est sûr que maintenant elle est en bonne voie pour se sortir de la drogue... L'école devrait aussi tenir compte de cet aspect thérapeutique de la créativité. Je possède de nombreux exemples sur ce sujet mais le plus intéressant me semble celui d'Yves qui était arrivé à l'E.N.P. après des tentatives d'incendie d'un C.E.S. Dès la première semaine, il a peint à la main sur une toile de jute, un gigantesque volcan où éclataient les couleurs les plus vives. Ses mains lançaient des flammes dans toutes les directions ! Sa joie fut grande de voir l'ensemble du groupe s'intéresser à son volcan ; il l'afficha, d'autres volcans furent créés pour aboutir trois semaines après cette création à un cheval galopant dans un paysage calme et serein où le vert dominait. Peu à peu, cet enfant qui bégayait a tellement bien réussi à s'exprimer oralement qu'il a été choisi par son groupe comme responsable à la coopérative des classes de 3e.

Daniel Boulanger. — J'ai l'impression que la créativité peut servir à deux choses. Elle a sans doute un aspect thérapeutique dans la mesure où elle permet de dire des choses qu'on n'a jamais dites autrement et aussi le fait qu'elle permet de toucher du doigt nos déterminismes ; à partir du moment où on sait pourquoi on agit de telle façon et pourquoi on est comme ça, on est plus apte à agir. Mais la créativité c'est aussi aller dans le sens de quelque chose de nouveau. A mon avis ce n'est pas opposable mais complémentaire.

Christian Poslaniec. — Moi je me méfie un peu de la créativité. Je ne crois pas que ce soit un besoin fondamental. Je crois que c'est un comportement au service des besoins fondamentaux, ce qui est différent. C'est-à-dire qu'il y a des besoins fondamentaux qui sont mal satisfaits socialement, actuellement, qu'on n'a que la solution de s'adapter d'une façon ou d'une autre, quitte à attaquer son propre organisme, ou la solution d'inventer quelque chose à la place des structures devenues inefficaces pour satisfaire ses besoins. Dans ce sens-là la créativité est positive. Mais il y a un autre aspect de la créativité dont je me méfie terriblement, la créativité freudienne en quelque sorte, la créativité qui vient à la place d'un besoin fondamental qu'on ne peut satisfaire, la sublimation quoi ! Qu'est-ce que ça donne ? Ça donne, par exemple, dans la société contemporaine, les anciens de mai 68 qui, ayant eu un sentiment d'échec, ont abandonné le boulot qu'ils faisaient pour s'orienter vers un travail d'artisanat plaisant. Et au bout de douze ans c'est devenu des boutiques d'artisanat où ce qui était peut-être au départ de la créativité-plaisir devient de la créativité-travail parce qu'il faut fournir pour gagner du fric, etc.

Christiane Bertheleu. — La créativité n'est peut-être pas la finalité ultime mais il me semble qu'il faut l'entendre au sens d'un moyen de lutter contre ce que Marcuse a appelé «l'homme unidimensionnel», c'est-à-dire contre un étiolement de la personnalité dû à notre civilisation technocratique. Et développer la créativité chez les enfants et les adultes c'est développer des possibilités d'adaptation et de réadaptation et de dépassement de soi-même et des obstacles à notre développement personnel qui viennent de la société, de notre mode de vie.

Paul Le Bohec. — De toute façon, l'être trouve un moyen de parler. Mais il peut parler en opposition, c'est-à-dire à culpabilité par rapport au groupe, ou en valorisation. Et dans un premier temps ce peut être une création de l'ordre de l'imaginaire. Mais ce que cherche l'individu, c'est le réel.